

Coumeint on demandé sein demandé

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **23 (1885)**

Heft 15

PDF erstellt am: **15.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-188694>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Coumeint on demandé sein demandâ.

Monsu B... étai z'u fêrè bairè onna verrâ à la câva à cauquiès lurons que s'étiotn âidi à fêrè n'ovradzo, et quand furont decoutè lo bossaton, B... preind lo verro, et à la bouna mouda de Lavaux, lo reimpliè âo guelion et bâi lo premi à la santé dâi z'autro, après quiet ye fâ la tornâie. Ma fâi, quand l'est qu'on est decoutè lo bosset, on djâsè, on rit, et cein sè pào que cé que trait à bairè ne satsè pas bin adrà à quoui l'est lo tor, et que l'einâbliâi ion. L'est cein qu'est arrevâ à monsu B. l'autro dzo. Quand l'a z'u bailli à l'avant-derrâi dè la beinda, n'a pas fé atteinchon qu'ein avâi onco ion que n'avâi onco rein eingozellâ et recoumeincè la séconda vériâ. Lo gaillâ que n'avâi rein zu sè trovâ on bocon eimbêtâ dè l'affèrè et lé z'autro rizont què dâi tonairès dè vairè la mena dào pourro lulu que n'étâi pas desâiti. B... que lè vâi dinsè rirè on pou à catson, vouâtè decé, delé, po savâi cein qu'ein est, quand lo gaillâ qu'étâi à set lâi fâ :

— S'on mè demandè coumeint l'est, que faut-te derè ?

Adon sè mettont ti à recaffâ, et B... que compreind lo manquatouche, sè depâtsè dè lâi ein traîrè ion ein recaffeint onco mè què lè z'autro. Et l'est dinsè que, sein lo demandâ, lo coo, qu'étâi on tot malin, a z'u lo verro que lâi avâi passâ dévânt lo naz.

Le dernier des Villaz.

XIII

Le comte eut assez de présence d'esprit pour se jeter en arrière ; d'un coup de hache, il brisa en deux la lame d'acier qui allait le transpercer.

Le faux moine poussa un rugissement de rage, ouvrit sa tunique et montra une ceinture garnie de poignards. Mais avant qu'il eût le temps d'en prendre un, le capitaine des gardes, les quatre hommes et le comte lui-même se déployèrent en cercle autour de lui.

Il vit le danger et y échappa par une habile et prompte volte-face.

Ce fut alors, sur le toit du château, une véritable chasse à l'homme, chasse périlleuse et à outrance, que les gens qui remplissaient la cour suivaient avec une anxiété fébrile.

Le gros majordome criait :

— C'est le moine qui est venu me demander l'hospitalité ce soir. Ah ! je le reconnais bien !

Jacquelin soufflait aux oreilles des femmes toutes tremblantes :

— C'est messire Satanas ; si vous ne l'avez jamais rencontré, regardez-le.

Le malheureux courait en zigzags sur les tuiles glissantes ; ses persécuteurs, lancés sur ses pas, trébuchaient et risquaient de se précipiter dans les fossés ou dans la cour du château.

Ainsi traqué par cette meute humaine, le malheureux arriva à l'autre extrémité du toit. Force lui fut de s'arrêter : devant lui, la façade tombait perpendiculaire et la chapelle embrasée ouvrait son gouffre de feu ; derrière lui, s'avançaient le comte et ses hommes.

Que faire ? Son œil injecté de sang apercevait de toutes parts la mort.

Il se prit à trembler, et si grande fut son épouvante, qu'il s'agenouilla et joignit les mains.

Ceux qui le poursuivaient s'étaient arrêtés à quelques pas.

— Je suis innocent, s'écria-t-il... Ayez pitié de moi, noble comte... Je suis riche... S'il vous faut de l'argent, eh bien, je vous en donnerai... Si ça vous fait plaisir, je bâtirai une chapelle neuve... oui, une belle chapelle avec une lampe d'or et des chandeliers d'argent...

— Fais ta prière, répondit froidement le comte. Tes minutes sont comptées. Tu vas mourir.

— Mourir ! Par le Dieu d'Israël, vous croyez que je me laisserai assassiner comme un chien ? Oh ! non... A nous deux, s'il vous reste une étincelle de courage... Me reconnaissez-vous ? continua-t-il après s'être levé d'un bond, je suis Samuel ! le petit Juif dont vous avez incendié la maison et fait tuer le père... L'heure de la vengeance a sonné... Ce feu-là est pour les miens un feu de joie...

Il arracha sa fausse barbe et rejeta son capuchon sur la nuque.

— Le Juif ! mort au Juif ! Sus à l'incendiaire ! crièrent les valets et les hommes d'armes qui, de la cour, suivaient les péripéties de ce drame.

Le comte le regardait avec un sourire cruel. Il voyait qu'il était impossible au Juif de s'échapper, et il jouissait de ses contorsions, de sa terreur, de sa rage impuissante et du faux air de bravoure qu'il cherchait à se donner.

Enfin, excité par les injures qu'il continuait de vomir, le comte s'avança vers lui en criant d'une voix terrible :

— Tu oublies à qui tu parles et qui tu es, brigand !

Et il fit tournoyer sa hache au-dessus du crâne hérissé de l'incendiaire, qui se blottit à la manière des chats-tigres, tenant son poignard dans sa main crispée, prêt à bondir sur son adversaire.

Le comte recula prudemment de trois ou quatre pas, puis levant son arme en l'air, il visa la tête du Juif, et lui lança sa hache qui alla en sifflant s'enfoncer dans son crâne.

Le sang jaillit avec la cervelle, et l'incendiaire, poussant un gémissement déchirant, étendit les bras et tomba à la renverse.

Son corps tourbillonna dans le vide et disparut dans le brasier de la chapelle.

— Il n'est plus, dit le comte en se penchant au bord du toit.

Un murmure de joie courut parmi les gens du château.

Nous avons laissé Rodolphe de Villaz profondément endormi dans la cabane du Juif, au fond de la forêt. A l'arrivée de la nuit, il se réveilla cependant, approcha de ses lèvres brûlantes la jarre d'eau qui était à ses côtés, et se demanda avec surprise où il était. En portant la main à son front entouré d'un bandeau humide, la mémoire lui revint : il se rappela sa course effrénée à travers champs et vallées, sa chute dans la fosse, et il crut entrevoir, éclairées par les fantastiques lueurs du foyer, la figure sombre et hypocrite de celui qui l'avait recueilli dans sa cabane.

Et, comme mû par un ressort, il se leva sur son céans en appelant le Juif.

Sa voix resta sans écho.

(La fin au prochain numéro.)

Moustaches suspectes.

Un de nos abonnés de Vevey nous écrit :

« J'ai sous la main un ancien document, qui a son originalité et qui pourrait intéresser un instant vos lecteurs. Nous sommes en Savoie, dans la province